

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été

Dimanche 24 août 2025 • N°3



**SERGIO BLANCO, ANGUS CERINI, LAURENCE COURTOIS, CHLOÉ DABERT,
AURÉLIE VAN DEN DAELE, DOMINIQUE HOLLIER, PHILIPPE KOSCHELEFF,
ÉTIENNE LEPAGE, SOPHIE RODRIGUES**

*Tierra**de Sergio Blanco (Uruguay)**traduit de l'espagnol par Philippe Koscheleff**mise en ondes Laurence Courtois pour France Culture**avec Astrid Bayiha, Christophe Brault, Étienne Galharague,**Flore Lefebvre des Noëttes et Sophie Rodrigues**bruiteuse Éléonore Mallo**équipe technique Bastien Varigault, Yohan Mazeau et Maxime de Peretti**assistante à la réalisation Florine Perennès*

TERRE EN PARTAGE

Le souvenir devient récolte de ce qui a été autrefois semé.

Jean-Pierre Ryngaert a dit un jour : « Je peux aller voir n'importe quel spectacle, d'une durée interminable, mais il faut que je sois prévenu ! Certaines durées nécessitent une préparation ! » Sergio Blanco a respecté la sensibilité du spectateur spécialiste qu'est Jean-Pierre, il surexpose le cadre, présente les comédiens, leurs rôles, l'intrigue (à ne pas confondre avec la fable, préciserait Jean-Pierre...) et surtout la durée du spectacle. Une fois que ce cadre est posé, la magie peut opérer. Elle sera facilitée pour la Mousson par la dimension radiophonique. Les yeux peuvent se fermer parfois pour mieux apprécier la musique notamment de Chopin, et ce qui murmure en nous, de concert avec ces voix qui se confient pour combler l'absence, donner vie à la défunte.

Fiction de la fiction

Il s'agit d'un hommage fécond à la mère de l'auteur ou plutôt à un personnage constitué pour lui rendre hommage. Sergio Blanco parle malicieusement de « pacte de mensonge » qui donne à l'autofiction toute sa puissance. Par les discours des personnages qui l'ont connue et acceptent de témoigner renaît une femme-poète, lettrée et passeuse de connaissances, enseignante attentive qui sait aider les autres, qui sait aussi ne pas les aider, les « laisser rêver ». Sergio Blanco défend ainsi l'enseignement, lien de transmission par lequel sont semées des graines sans savoir ce qu'il en restera. L'auteur joue avec la représentation de nos représentations : l'autofiction semble ici laisser place à une fiction de la fiction : il y a bien un Sergio qui écrit sur scène mais pour mieux souligner ses

choix d'auteur. Il s'amuse à constituer la pièce sous nos yeux, à déjouer nos attentes autant que celles des personnages, à faire des clins d'œil à ses pièces précédentes, aux motifs littéraires qu'il tisse au fur et à mesure de son œuvre. L'auteur en scène s'affranchit de tout. Il ne tient pas ses promesses, il change d'avis, questionne et triture le texte, change une scène ou bien le titre. Son écriture est le geste qui permet la mise en scène d'un processus : celui du deuil.

Récolter les graines du souvenir, cycle vers l'éternité

Chacun des personnages est confronté, à sa manière, à la mort d'un proche et au moyen de la surmonter. L'écriture permet alors de transcender l'oubli, c'est par la trace écrite que naît le souvenir et donc le deuil. Pour autant, Sergio Blanco nous met en garde : le deuil, c'est le contraire de l'oubli. On n'en finit donc jamais, ce n'est pas un achèvement. La littérature, elle, ne meurt jamais. Ce qui est en partage, c'est donc l'amour des mots, la puissance des récits et la transmission qu'ils manifestent. *L'Épopée de Gilgamesh* a traversé les millénaires, récit premier qui a défié la mort tout en faisant le deuil d'Enkidou. La pièce fouille les mémoires comme une terre fertile. Le souvenir devient récolte de ce qui a été autrefois semé. Ainsi s'égrènent les poèmes et les listes, et le portrait se constitue, par touches poétiques, toute la reconnaissance envers une mère et le pouvoir de la littérature.

Laëtitia Guichenu



« L'autofiction, un pacte de mensonge pour ramener ma mère de l'au-delà »

Laëtitia Guichenu : Peux-tu présenter ton parcours d'auteur ?

Sergio Blanco : J'écris des pièces depuis trente ans, et depuis une douzaine d'années, j'ai décidé d'explorer le genre de l'autofiction, qui est très développé dans le roman mais assez peu utilisé dans le théâtre. Tout d'un coup, j'ai voulu commencer à écrire des textes à partir de mon vécu, en essayant de projeter mon « moi » dans un champ de fiction. C'est un genre magnifique, où peu à peu le vrai et le faux se fondent dans une même chose. En quelque sorte, l'autofiction se définit par opposition à l'autobiographie qui présuppose un pacte de vérité. Dans l'autofiction, il y a ce que j'appelle un pacte de mensonge.

LG : Dans quel contexte ce texte a-t-il été écrit ?

SB : J'ai écrit ce texte après le décès de ma mère. Ça a été ma manière de lui faire une place dans le monde, car comme dit le texte, les morts ne veulent pas qu'on les oublie.

LG : Ce texte me semble un magnifique hommage à ta mère, une manière de déjouer le rapport mère/fils sans le masquer ?

SB : Sans doute. C'est un hommage à ma mère, mais c'est aussi un hommage aux enseignants et à leur capacité à nous marquer pour la vie. En cela, la pièce est très politique, car dans un monde où la fonction des enseignants est ouvertement remise en cause et précarisée, *Tierra* défend l'idée qu'un prof peut laisser une trace profonde et belle chez ses élèves.

LG : Lors d'une précédente Mousson, tu parlais de rituels d'écriture précis pour chaque texte, peux-tu en dire un mot pour les lecteurs qui ne te connaissent pas ?

SB : Généralement, j'écris le matin, mais pour *Tierra*, j'ai décidé d'écrire la nuit car je voulais convoquer ma mère disparue. Je me mettais à écrire avec la conviction que cet acte m'aiderait à ramener ma mère de l'au-delà, et in-

croyablement, je dois avouer que j'y suis parvenu, car peu à peu, je commençais à sentir sa présence à mes côtés. D'une certaine manière, cela n'a pas été tant un procédé littéraire qu'une sorte de rituel ancestral.

LG : La musique semble y tenir une place prépondérante ?

SB : C'est vrai que c'est toujours essentiel pour moi, car à travers la musique j'essaie de tracer une route émotionnelle pour les spectateurs.

LG : Quel est ton lien à la Mousson d'été ?

SB : C'est une très belle histoire d'amour, qui dure depuis des années. C'est un lieu qui a une place très importante dans mon parcours professionnel, et aussi dans ma vie personnelle. La Mousson d'été est un lieu extraordinaire, où des personnes se rencontrent autour des écritures théâtrales d'aujourd'hui et fondent une sorte de communauté qui vit pendant quelques jours comme un vrai ordre religieux. On pourrait dire que notre foi réside dans la puissance des mots qui cherchent à s'incarner dans la chair.



La Splendeur

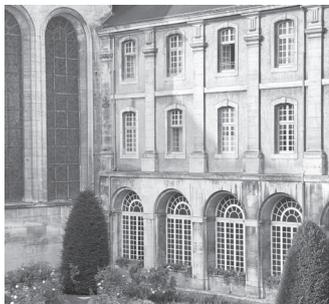
d'Angus Cerini (Australie)

traduit de l'anglais par Dominique Hollier

Lecture dirigée par Chloé Dabert

avec Vincent Dissez

DE L'ÉPUISEMENT À L'ÉCLAT



Que fabriquent nos solitudes quand elles sont livrées à elles-mêmes dans le vacarme des villes, sous les néons de fin du monde et les appétits sans objet ? La vie moderne semble un affaissement silencieux, cet étouffement organisé. C'est peut-être cela que *La Splendeur* tente de faire entendre — dans sa langue brutal, son souffle court, et sa beauté blessée.

La pièce d'Angus Cerini, traduite par Dominique Hollier, arrive d'Australie comme un déferlement verbal qui n'épargne rien. Elle ne raconte pas une histoire : elle traverse son expérience brute, où la ville devient décor, piège et caisse de résonance de nos désastres intimes.

Un homme seul, un soir comme tant d'autres. La fatigue comme seule compagne, les objets comme adversaires muets : le frigo vide, le placard moqueur, les rues saturées de rages rentrées. Il ne s'appelle pas, il est tous les noms. Il parle — ou plutôt : il éructe, s'éreinte, vomit, jusqu'à cette nuit-là, où tout bascule : un accident, une jeune femme renversée, sa main dans la sienne, son souffle contre sa panique. Quelque chose s'ouvre alors : un amour ? Une hallucination ? Une tentative de rédemption ? Le texte laisse la scène vibrer dans ce tremblement.

« Beauté.

La guerre dans un nouveau lieu l'ancien toujours en flamme. »

La forme est haletante, hoquetante : un monologue qui tient autant du poème rageur que de la chronique urbaine, du cri primal que de l'épopée intime. Longue coulée trouée de voix intérieures et de répliques-miroirs, des apostrophes à des objets devenus témoins du naufrage. Le langage y paraît cassé, brut, parfois trivial, toujours porté par sa musicalité fulgurante. La ponctuation s'efface remplacée par des coupures sèches, des déraillements syntaxiques comme pour mieux épouser les secousses d'une figure qui se fond dans l'ombre qui nous cerne.

Un théâtre qui respire au rythme de sa langue fracturée, où chaque mot est arraché de la gorge du monde. On y entend la radio, les infos saturées de catastrophes, les injures jetées dans le trafic, les restes de conversations banales qui se transforment en litanies existentielles. La réalité comme ce monde où se regarde sombrer tout en continuant d'acheter ses nouilles à emporter pour donner le change.

La pièce serait cette traversée. Elle chercherait dans l'accumulation des colères un point d'embrassement où l'humanité se dirait encore, en dépit de sa fureur, ou à sa faveur. *La Splendeur* rappelle que le théâtre, dans son intensité la plus nue, offre davantage que la représentation malade du réel, mais l'épreuve partagée de son défillement. Elle donne ainsi à penser — à éprouver — combien la violence du monde est une sensation, la vibration même de sa venue jusqu'à nous, ce qui nous enveloppe et cet air que l'on respire, qu'on crache. Mais que sous les oripeaux de la laideur, une beauté persiste, tenace, et clandestine — et qu'il faut parfois un choc, un corps étendu sur l'asphalte, un presque cadavre luttant pour la vie, pour en percevoir l'éclat et reconnaître notre humaine condition, fragile, dérisoire, et splendide.

Arnaud Maïsetti

*Trop humains**d'Étienne Lepage (Canada / Québec)**Lecture dirigée par Aurélie Van Den Daele**avec Valérie Bauchau, Sébastien Eveno, Noémie Moncel, Charlie Nelson et Alexiane Torrès, musique Hervé Legeay*

LE CABARET DU JOYEUX DÉSASTRE

Il y a, dans le monde qui vient, quelque chose comme une évidence féroce : tout se paie. Chaque geste, chaque mot, chaque amour – les liens du sang ne sauraient y échapper. Ce n'est pas tant une révélation qu'un aveu : nous avons glissé, collectivement, dans ce cauchemar économique devenu notre seule grammaire morale. Le capitalisme n'est plus une doctrine, mais une syntaxe intime – une manière de parler, de désirer, de transmettre. Et c'est dans ce monde-là, plus très loin du nôtre, que la pièce plante ses rires aussi absurdes que décapants.

On y entend, avec un vertige presque logique, un exposé simpliste sur Platon qui devient la fable fondatrice de notre société d'ersatz. On y voit un père vendre à son fils fraîchement adulte sa propre vieille voiture, non pas tant par besoin d'argent que par devoir pédagogique. On y assiste, sidérés et hilares, à une série de discours désarticulés où les personnages semblent avoir avalé tout un lexique de développement personnel, de capitalisme émotionnel et de *storytelling* managérial. Dans *Trop humain*, chaque personnage est un conférencier de lui-même, cette infirmité qui fait, de ce rire noir un rire jaune – et inversement, avant que toutes les couleurs y passent.

Le dispositif est radical : une suite de prises de parole, sketches dans un cabaret philosophico-satirique. Le texte semble d'une limpidité brutale ciselé dans ce québécois si fécond qui joue avec la plasticité de la langue – ou comme une charge explosive qui plastique les conformismes,

On croit entendre une conférence TED donnée par un orateur en surchauffe, mais le vernis craque et révèle l'arrière-goût amer d'une époque obsédée par sa propre mise en scène.

joue avec les ruptures, les silences, les digressions – et produit ainsi cette théâtralité minimale et musicale, où le grotesque sonne en fanfare le lamento rigolard de notre humaine condition.

La pièce viserait donc à faire dérailler le langage lui-même. Les tirades ressemblent à une improvisation poussée à l'extrême, où la logique argumentative se mue en délire, où la rationalité s'use

jusqu'à l'absurde. On croit entendre une conférence TED donnée par un orateur en surchauffe, mais le vernis craque et révèle l'arrière-goût amer d'une époque obsédée par sa propre mise en scène. Le texte d'Étienne Lepage, dans son rythme syncopé, donne à voir cette faille : plus les personnages parlent, plus ils s'enfoncent dans un vide qu'ils croient combler par des mots. Et nous, spectateurs, rions de concert avec eux, tout en présentant que ce rire est peut-être la dernière ressource qu'il nous reste face au désastre. L'art devient alors ce miroir cruel : il nous renvoie la caricature de nos certitudes, aussi bien que la fragilité de nos désirs.

Ce que pourrait montrer dès lors cette pièce, sous ses airs de comédie effervescente, pourrait aussi être, plus sourdement, le basculement d'un monde qui ne croit plus en rien d'autre qu'en lui-même. Ce vide même devient une valeur marchande soumise aux spéculations les plus outrancières. On en rit beaucoup, et c'est peut-être cela, le plus inquiétant : que cette lucidité fasse rire plutôt que peur. Et dans cet espace béant du rire laissé au spectateur, un trouble se loge : sommes-nous devenus trop humains, ou pas assez ? Et si la seule issue était de refuser le *deal* ?

Murs d'acier glacés
se dressent comme
des fantômes tout autour,
tout partout.

Un mec se traîne accroché
à son chariot de fluides,
un autre le suit
bien shooté aux siens.

Une mère et son gamin,
il a un œil rouge gonflé,
c'est un orgelet
ou c'est le père qu'a envoyé
la sauce un peu fort ?

Le jus de la vie,
des briques entières,
apportez les vôtres,
droit de bouchon
pour la fin des temps.

**LA SPLENDEUR
D'ANGUS CERINI (AUSTRALIE)**

TRADUCTION DOMINIQUE HOLLIER

MOUSSON D'ÉTÉ 2025

carte blanche

Aurélie Van Den Daele

Metteuse en Scène

Directrice du Théâtre de l'Union,
CDN du Limousin et de l'ESTU



Une photo pour dire.
Juste tenter de dire une fa-
cette de la richesse de la Mous-
son. Et emprunter pour chaque
indice des extraits de textes qui me
traversent.

La photo est prise en couloir, comme l'est
la Mousson. Un tunnel. Au fil des jours, les vi-
sages des interprètes se changent au rythme du
tour de force que c'est de rentrer comme ça dans
les histoires et les mythes de tous ces auteur-ices.

La photo est prise un soir de cabaret. Sur la photo,
une robe de mariée. Une robe de mariée à histoires.
Prêtée par Emmaüs. Je crois qu'au théâtre, on aime les
objets à histoires, qui ont déjà eu des vies, et qui viennent
en incarner d'autres sur ces scènes.

Sur la photo, on voit des pieds et des jambes, de celles et ceux qui
ont foulé tous les espaces et terrains de jeu du jour. On sait qu'il y a
eu du kilomètre, mais on sent les corps à l'écoute, rivés. Rivés vers ce
guide. Et l'amour dans tout ça. *L'amour dans tout ça*. Et j'ai trouvé que
ça tombait à point nommé cette histoire d'amour, et me sont revenus en
tête les mots de Wendy Delorme, qui dit l'amour « *comme posture radicale
en période de crise, globale, planétaire. L'amour comme bouclier, l'amour
comme espérance, comme force de révolte. L'amour qui s'élèverait comme un
grand cri de joie, de résistance aussi.* »

Et puis dans le hors-champ de la photo... il faudrait raconter la cartographie d'un
monde éphémère et puissant qui se déploie comme un tissage. Le temps d'une Mousson.

Sur un côté de ce parquet de bal, il y a des tables et des chaises, et des transats, haut lieu
de discussion. C'est là qu'avec les *Quat'Sous* québécois, on a parlé livres et pièces de théâtre
qui nous ont bouleversé-es. On a évoqué et rêvé à tout ce qui nous semblait à écrire encore
parce que ça manque au monde. Me sont revenus les mots de cette philosophe, Aline Wiame.
« *Accompagner l'épopée du monde en rhapsode ne peut pas signifier trouver "la bonne histoire"
ou même "l'histoire juste". Il s'agit plutôt de rester inquiets face aux histoires qui insistent, mais
que nous ne parvenons pas encore à percevoir ; il s'agit d'accepter que le monde n'est viable que s'il
est peuplé d'histoires qui nous échappent, et qui se raconteront, elles-mêmes, ou seront racontées par
d'autres, peut-être dans un autre patchwork, aux connexions incertaines avec le nôtre.* »

Me sont revenus aussi les mots de Vinciane Despret qui dit : « *les histoires ont besoin d'espace* ».

Oui, les histoires ont besoin d'espace. Des espaces près des grands arbres, comme en face d'une vieille voiture,
comme dans un amphithéâtre d'abbaye. La Mousson est un espace-temps dans lequel on tente avec nos petits bras
d'humaines et d'humains, d'embrasser des histoires venues du monde entier, durant quelques jours dans tous les
coins d'une abbaye. *Faque - Faque* que moi je mets en lecture un texte québécois, *Trop Humains* d'Etienne Lepage qui
nous emmène dans une déjanterie totale

- Calice de Tabernak -

La Mousson est un endroit dans lequel tu peux jurer en québécois dans un journal rédigé chaque soir avec exigence et folie.

À tantôt !

**#1. « DROITS CULTURELS » :
DES PRINCIPES AUX PRATIQUES**

Les droits culturels énoncent une évidence : chacun a droit à ses pratiques, à la rencontre des autres, à une participation active à la vie culturelle. Mais entre l'affirmation et l'usage, l'écart demeure. C'est ce que Joanne Hughes a rappelé hier lors de sa conférence : le grand récit européen se heurte à la réalité des institutions, des artistes et des publics. De là, les débats. Que signifie « répondre à la demande » ? Est-ce céder aux goûts dominants, au conformisme ? Et cette injonction à « parler aux vrais gens » : ne révèle-t-elle pas un malentendu ? La culture fait lien. L'art, lui, déplace, trouble, inquiète. C'est à tenir ensemble ces deux exigences contradictoires que pourrait s'inventer une culture véritablement partagée. AM

**#2. Du théâtre
pour les oreilles**

C'est ainsi qu'on pourrait définir l'univers des fictions radiophoniques : du théâtre sans les corps et les espaces, mais habité de paysages intérieurs, sans plateau mais emplis de voix, et il est vrai que la voix porte un corps aussi : un théâtre du corps sans le corps, détourné du rêve d'un corps à venir. Le théâtre et son double, et son ombre portée. Dans la « Conversation » de cet après-midi orchestrée par Jean-Pierre Ryngaert, Laurence Courtois, réalisatrice de fictions radiophoniques pour France Culture, nous entraînera dans les coulisses de cet art singulier : comment se fabrique une pièce qui ne se voit pas, mais se vit de l'intérieur ? Comment la réalisation radiophonique sculpte-t-elle le temps, la respiration et nos imaginaires ? Un échange privilégié pour découvrir comment la radio invente, elle aussi, son théâtre — invisible et si précieux. AM

#3. La colère

Il est beaucoup questions de colère cette année - ce mot qui ouvre l'Illiade : « Chante, ô Muse, la colère d'Achille... » - mais qu'est-elle au juste ? - Colère qui donne son la au chant des chants qui nous fonde. « La colère fait deux choses, écrivait Pierre Pachet, elle modifie le monde autour de celui qui est en colère - et fait commencer des révolutions -, mais elle change aussi celui qui en est le siège. Elle le rend à ses propres yeux plus fort, quasi invulnérable ou invincible. C'est un de ces buts, on pourrait dire, physiologiques. Si la colère est venue aux primates que nous sommes, c'est sans doute justement pour nous préparer à certains types de combats. » Les combats, de nos jours, ne manquent pas. Mais elle n'est pas seulement cette force brute : n'est-elle pas aussi chant ? « La colère est volontiers lyrique, poursuit Pachet. Il y a des colères inarticulées, bien sûr, mais la colère cherche le plus souvent un rythme, elle est donatrice de régularité dans son emportement même. Elle est horrible aussi, mais cependant elle cherche : par exemple à marteler, à réitérer, à se relancer; elle est une façon de puiser en soi une énergie qui peut être en effet une des sources de l'art oratoire, de l'invention, de la précision, en même temps qu'une source de destruction... » Et de refondation du monde. AM

#3 Avant-goût de Tierra

Liste de ce que Liliana aurait aimé à la Mousson cette année : elle aurait aimé notre union pour célébrer les écritures venues des quatre coins du monde, le *Courage des Oiseaux* et le *Tango stupéfiant*, le vrai gymnase de lycée pour accueillir l'autofiction qui la met à l'honneur, les vibrations du parquet quand DJ Corinne ouvre le bal, les bribes de paroles volées au détour des conversations, elle aurait aimé l'acronyme P.A.M. comme un diminutif ou une onomatopée, les pièces de cette Mousson qui parlent si souvent de la transmission sous toutes ses formes, les discussions matinales mêlant football, voyage au Japon et dégustations culinaires, les rires, les larmes et les soupirs entremêlés, elle aurait aimé le tintement des flûtes de champagne qui trinquent pour célébrer l'amitié, la manière dont Christophe Brault tient le monde entre ses mains, les corps libérés par la piste de danse, les discussions tardives pour déconstruire les petits pouvoirs désormais révolus, le bonheur de constater que la Mousson a changé la trajectoire de beaucoup de vies, les livres disposés sur les tables du bar des écritures, attendant d'être lus, elle aurait aimé la célébration de son fils dans le *Temporairement Contemporain*, la joie d'avoir « gagné » trente minutes pour se réchauffer avant la conférence sur les droits culturels (encore toutes nos excuses pour cette erreur !), le bruit de nos pas dans le gravier. LG

LA MOUSSON SONS
JOUR 2.
OÙ LA LAVANDE AMORTIT LES CHUTES
LOUISE KLIPPEL



La Balaguère

billet

Dater nos colères

« Je crois que j'ai dérivé dans ce que les gens du métier appellent un hors-d'œuvre. Cependant, je laisserai ces pages, — parce que je veux dater ma colère... ». L'encre n'a pas séché sur le feuillet de *Mon cœur mis à nu* que Baudelaire rature colère et dépose à la place le mot de « tristesse ». Dans ce geste tremblé se lit le vacillement — d'une rage trop vive pour se laisser fixer à la mélancolie seule capable de consentir à la durée. Mais chacun des mots porte l'autre en lui et le soulève et le déplace. À la Mousson d'été, le théâtre reprend cette rature : expose les colères du monde et les pousse jusqu'à l'épuisement des voix et des corps afin de mieux les dévoiler. Dater la colère, c'est la transformer en mémoire et la contraindre à devenir récit — et écrire la tristesse, c'est déjà l'user pour la retourner. Alors elle se mue, par la bouche qui parle, en chant. Si la tristesse naît de la colère, de cette tristesse peut s'emporter la joie : une joie qui n'est pas dupe de ce qu'elle doit traverser pour se dire, joie fragile mais obstinée arrachée au désastre même pour lui faire face. Théâtre : passage secret fouillant en soi et capable de travailler au feu de la rage la tristesse de la terre pour la renverser. **AM**

14H30 - LECTURE RADIOPHONIQUE - TIERRA

LIEU : GYMNASÉ

de *Sergio Blanco* (Uruguay), traduit de l'espagnol par Philippe Koscheleff
mise en ondes Laurence Courtois pour France Culture
avec Astrid Bayiha, Christophe Brault, Étienne Galharague, Flore Lefebvre
des Noëttes et Sophie Rodrigues, bruiteuse Éléonore Mallo
équipe technique Bastien Varigault, Yohan Mazeau et Maxime de Peretti
assistante à la réalisation Florine Perennès

16H30 - CONVERSATION

LIEU : BORDS DE MOSELLE

Rencontre avec Laurence Courtois autour du travail
de réalisation de fictions radiophoniques

18H - LECTURE - LA SPLENDEUR

LIEU : BIBLIOTHÈQUE

d'*Angus Cerini* (Australie), traduit de l'anglais par Dominique Hollier
dirigée par Chloé Dabert, avec Vincent Dissez

20H45 - LECTURE-CABARET - TROP HUMAINS

LIEU : MARRONNIERS

d'*Étienne Lepage* (Canada / Québec), dirigé par Aurélie Van Den Daele
avec Valérie Bauchau, Sébastien Eveno, Noémie Moncel, Charlie Nelson
et Alexiane Torrès, musique Hervé Legeay

SUIVI PAR - PETIT CONCERT POLYGLOTTE - SAIT-ON JAMAIS...

LIEU : CHAPITEAU

Sophie Rodrigues, accompagnée par Philippe Thibault, interprète des chansons
portugaises, espagnoles et anglophones.

DJ SET DE VIVIANE CAVALE

La Mousson d'été est subventionnée par le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), la Région Grand Est, le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson.

Les Rencontres théâtrales de la Mousson d'été et l'Université d'été européennes sont organisées par l'association La Mousson d'été et l'Abbaye des Prémontrés, avec le soutien du Rectorat d'Académie Nancy-Metz et de la DAAC, et celui des villes de Pont-à-Mousson et de Blénod-lès-Pont-à-Mousson.

En partenariat avec l'Abbaye des Prémontrés. En partenariat avec les projets de coopération « Fabulamundi. Playwriting Europe » et « PLAYGROUND » cofinancés par le programme Europe Créative de l'Union européenne. Avec le soutien d'ARTCENA - Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, de la Comédie de Reims - Centre Dramatique National, de l'Institut Culturel Italien de Strasbourg, de l'Ambassade de France et de l'Institut français en Colombie, de la Maison Antoine-Vitez - Centre international de la traduction théâtrale et du Performing Arts Funds NL ; avec le soutien logistique du Théâtre de la Manufacture - CDN Nancy-Lorraine et du Théâtre Gérard-Philipe Frouard ; avec la complicité artistique de France Culture. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et l'aide du Studio ESCA.

la
MOUSSON
d'été

Abbaye
Prémontrés

PRÉFET
DE LA RÉGION
GRAND EST

La Région
Grand Est

MOSELLE

Bassin de
Pont-à-Mousson

Blénod

Blénod

FABULAMUNDI
PLAYWRITING
EUROPE
NEW VOICES

PLAY
GROUNDS

ACADÉMIE
DE NANCY-METZ

DAAC

ARTCENA

FRANCE
CULTURE

INSTITUTO
ITALIANO
DI CULTURA

The Cherry

AMBASSADE
DE FRANCE
EN COLOMBIE

INSTITUT
FRANÇAIS

FONDS
PODIUM
KUNSTEN
PERFORMENS
ARTS FOND NL

FLANDERS
LITERATURE

FLANDERS
ARTS INSTITUTE

mav

Théâtre
de la
Manufacture

Studio
ESCA

CD
M
O
I
E

THÉÂTRE DE
LA MANUFACTURE
CON NANCY-
LORRAINE

JEAN L'HÔTE

Colombes
Théâtre &
Médias

Télérama

FRANCE
CULTURE